

LA TRADUCTION DANS LE DEVELOPPEMENT DES LITTERATURES

INTRODUCTION II

ON S'INTERESSE DE PLUS en plus à l'étude de la traduction. Ce n'est guère surprenant si on se rend compte que nous vivons en un temps dominé de plus en plus par la construction et la projection d'images, la manipulation des hommes et des idées et la question des fondements de l'autorité, du pouvoir. Une certaine façon d'étudier la traduction comme phénomène socioculturel peut nous apprendre bien des choses sur de tels problèmes.

Nous disons bien : la traduction étudiée d'une certaine façon, ce qui nous oblige à prendre nos distances à l'égard de la façon dont la traduction a été étudiée pendant longtemps, et continue encore de l'être. Dans les pages qui suivent nous voudrions offrir une façon alternative aux chercheurs quelque peu déçus par les études sur la traduction, mais qui ne savent pas comment rendre leurs recherches plus fécondes dans le domaine littéraire et au delà.

Plusieurs formes d'autorité ont circonscrit l'étude de la traduction jusqu'à présent : l'autorité du texte, l'autorité de la langue et l'autorité des institutions. Rendons-nous bien compte que le texte dans lequel a été investie l'autorité exercée en Europe pendant des siècles était, somme toute, une traduction pour la grande majorité de ceux qui entraient en relation avec lui. Rares en effet étaient ceux qui pouvaient lire le texte complet de la Bible dans toutes les langues originales dans lesquelles l'original lui-même avait été écrit.

Comme la Bible garantissait en effet l'autorité même des autorités, il fallait bien veiller à ce qu'elle fût traduite de la manière la plus fidèle possible. C'est là l'origine non seulement du mot-à-mot, mais aussi de toute une façon de penser la traduction elle-même. Jusqu'à l'âge de Luther on ne pensait pas du tout aux exigences possibles du public auquel la traduction était destinée. On se fixait surtout sur la traduction « correcte » de l'original, et la mesure de la traduction correcte était sans aucune équivoque l'original lui-même. Voilà les origines d'une situation assez bizarre : un texte (la traduction) destiné somme toute à fonctionner dans une langue et dans une culture autres que ceux de l'original est produit non pas en accord avec les conventions linguistiques, littéraires et culturelles en vogue dans la culture réceptrice, mais en accord avec les conventions qui ont régi la composition de l'original.

C'était le cas de la Bible; c'était aussi le cas des classiques Grecs et Latins. Le prestige de la langue grecque classique à Rome est, on le sait bien, à l'origine même de la littérature latine, comme l'illustre la traduction de l'*Odyssée* produite par Livius Andronicus. Esclave affranchi, Livius Andronicus gagnait sa vie comme rhéteur et maître d'école et il faisait traduire les enfants qu'on lui avait confiés du grec en latin pour

contrôler leur maîtrise de la langue maîtresse. En Europe et en Amérique les enfants ont traduit en apprenant des langues étrangères jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale. Encore une fois, il ne s'agissait pas de faire réellement fonctionner l'original dans la culture réceptrice. Il s'agissait plutôt d'adapter la langue réceptrice aux structures de la langue dominante : le grec d'abord, puis le latin, ensuite le français et l'anglais.

Mais, et c'est d'une importance difficile à sous-estimer, l'inverse s'est produit aussi. Quand on porte le regard sur l'histoire de la traduction en Occident, la seule histoire que nous possédions pour le moment, on se rend compte qu'à l'époque dite des « Belles Infidèles » en France, le texte original a été adapté d'une manière extrêmement radicale au goût français en matière d'idéologie (de « goût », pour employer le mot-type de l'époque) comme en matière de poétique (des « règles » formulées dans les divers *Arts Poétiques* de l'époque).

Il faut aussi se rendre compte que ce phénomène n'est aucunement limité à l'époque en question. Quand Fitzgerald traduit Omar Khayyam, par exemple, il le traduit d'une manière bien différente de la manière dont Robert Browning, son contemporain, traduit Eschyle. Contrairement à ce qu'écrit Gideon Toury : « Most of the theories of translation to date... are S[ource]T[ext] oriented and, more often than not, even S[ource]L[anguage] oriented, thus, inevitably, directive and normative in nature » (35), l'approche normative de la traduction a beaucoup moins à voir avec l'orientation vers le texte de départ qu'avec le prestige relatif du texte, de la langue, de la culture de départ et du texte, de la langue, de la culture d'arrivée. Fitzgerald produit une adaptation d'Omar Khayyam au goût victorien parce que le prestige relatif de l'auteur et de la littérature persane n'est pas bien grand à l'époque. Il écrit dans une lettre à son ami E.B. Cowell : « It is an amusement for me to take what liberties I like with these Persians who (as I think) are not Poets enough to frighten one from such excursions, and who really do want a little Art to shape them » (2 xvi). Browning n'oserait même pas rêver de faire subir le même traitement à Eschyle parce que le prestige de ce dernier est énorme vis-à-vis de l'Angleterre victorienne.

Les approches normatives de la traduction reposent sur le prestige, sur l'autorité perçue, qu'elle soit celle de la culture de départ et de ses produits ou celle de la culture d'arrivée et des siennes. Des « règles de la manière de bien traduire » sont formulées et promulguées quand il s'agit de protéger soit le texte de départ (la Bible, par exemple), soit la culture réceptrice (on interdit les traductions, ou on essaie d'en canaliser la production d'une telle manière que les traductions entreprises et publiées ne mettent aucunement en cause la culture d'arrivée). Les règles dont nous venons de parler peuvent être formulées de façon explicite ou elles peuvent être intériorisées par les traducteurs eux-mêmes; peu importe. Les règles sont souvent formulées par les savants, mais renforcées par les mécènes, les « princes et grands seigneurs » (52) dont parle Du Bellay, et les éditeurs, quelques siècles plus tard.

Les règles ont aussi tendance à changer, bien qu'elles soient toujours présentées comme éternelles, ou du moins inévitables. Pendant bien longtemps on a traduit les classiques grecs et latins en vers rimés, bien que les auteurs des originaux ne connaissent pas la rime. De nos jours on traduit les mêmes classiques en vers libres. Pourtant les traducteurs qui ont produit des traductions en vers rimés en 1850 et les traducteurs qui ont

produit des traductions en vers libres en 1950 ont suivi les « règles » de leur époque.

On peut donc faire deux choses en matière de traduction : ou bien on produit des traductions en suivant les règles en vogue, en se soumettant à l'autorité qui les a promulguées et qui les applique, ou bien on commence à étudier les règles mêmes de la traduction : qui les a promulguées, pourquoi, que révèlent-elles sur le concept « culture » ou « littérature » à une certaine époque? Quelle image d'une culture/littérature sont-elles censées produire? Pourquoi? Le nombre des questions à poser se multiplie dès qu'on change un peu de perspective, et c'est ce changement de perspective qui rend l'étude de la traduction beaucoup plus féconde pour la littérature comparée. La perspective sur la traduction esquissée ici et appliquée dans les pages qui suivent dépasse de bien loin des approches beaucoup plus limitées qui se bornaient (et se bornent) soit à l'enseignement des règles, soit à une sorte d'analyse jugeant le degré de correspondance entre une traduction quelconque et les règles, pas nécessairement de son époque, mais de l'époque pendant laquelle se fait l'analyse. En somme, la perspective esquissée ici délivre l'étude de la traduction de la position plutôt marginale qu'elle a occupée en littérature comparée depuis la conception même de cette discipline, et la rapproche bien plus du centre où se formulent les questions importantes pour l'évolution future de la discipline.

Une perspective antérieure, normative en matière de traduction se concentre surtout sur la traduction idéale ou même sur ce que Toury a appelé la « translatability » d'un texte. Le texte prestigieux ou la poétique de la littérature réceptrice sont posés comme mesure absolue de la traduction. Il est dès lors bien aisé d'analyser les différentes traductions produites et de montrer où et à quel degré elles sont défectueuses.

La perspective esquissée ici essaie, par contre, d'analyser des traductions existantes (et non pas de dire que, soit elles ne devraient pas exister, soit elles ne sont pas des traductions) d'originaux comme symptomatiques des rapports entre deux cultures : rapports de domination, par exemple, ou stratégies d'intégration, voire même d'usurpation de l'autorité du texte ou de la culture plus prestigieuse.

Sur un autre plan, la traduction et l'étude de la traduction ont été marginalisées en littérature comparée tout comme en théorie littéraire parce qu'elles ne sont jamais parvenues à se constituer une base institutionnelle réelle, situation qui continue jusqu'à nos jours, étant donné que la grande majorité des auteurs représentés dans ce volume n'enseignent pas forcément la traduction ni l'étude de la traduction. La littérature comparée s'est constituée comme discipline, on le sait bien, en recourant au modèle des littératures nationales qui, à leur tour, se sont inspirées du modèle de l'étude de la littérature classique, donc de la philologie.

La philologie classique se servait au siècle dernier de la traduction, tout comme le faisait déjà Livius Andronicus au troisième siècle avant Jésus Christ : pour contrôler la maîtrise des langues maîtresses acquise par les étudiants. L'étude des littératures nationales non-classiques s'est constituée comme philologique et ne s'occupait donc pas en premier lieu de la traduction. La littérature comparée, discipline assez hybride et même quelque peu suspecte à l'époque où il s'agissait surtout d'étudier les littératures nationales, a été forcée depuis ses débuts à occuper une position ambiguë à l'égard de la traduction. Comme les philologies aussi bien classiques que nationales la regardaient d'un œil

plutôt malveillant, il s'agissait tout d'abord pour elle de se légitimer sur le plan philologique : de lire tout « dans le texte » pour ne pas susciter des accusations de charlatanisme et de pis-aller. Pourtant, dès qu'elle commençait à s'éloigner du domaine privilégié (pour des raisons historiques, cela s'entend) français-anglais-allemand, la littérature comparée ne pouvait plus se passer de la traduction. On avait alors le choix entre deux types d'ambiguïté et on les a choisis tous deux. Ou bien on pouvait prétendre ne pas employer de traductions, ou seulement de manière très restreinte, ou bien on pouvait admettre qu'on se servît bien des traductions, mais dans ce cas on ajoutait immédiatement qu'on ne se servait que des « meilleures ». Par conséquent l'étude de la traduction qui est avant tout l'étude de questions de prestige et d'autorité, ne possédait ni prestige ni autorité elle-même.

Le déclin du paradigme philologique n'a pas profité beaucoup à la traduction parce que le nouveau paradigme était celui de l'interprétation ou de l'explication de textes qui n'avait besoin de la traduction que comme réservoir potentiel de textes à expliquer : les traducteurs pourraient toujours, à la rigueur, produire plus des textes qui pourraient alors être interprétés ou expliqués. Ce n'est qu'avec le déclin du second paradigme et la croissance de l'intérêt porté aux problèmes du rôle joué par le pouvoir dans la culture et de la culture comme « construite », non plus « donnée », que sonne l'heure d'une discipline qui étudie activement la « construction » d'une littérature, d'une culture pour une autre, ses techniques et ses modalités, ses règles non pas « données » pour toute éternité, mais « construites » dans l'intérêt d'un certain pouvoir, d'une certaine autorité.

La collection que nous soumettons au jugement du public reflète en quelque sorte encore l'évolution récente des études de la traduction. La plupart des auteurs étudient la traduction à partir de la nouvelle perspective esquissée plus haut. D'autres ne se sont pas tout à fait affranchis de perspectives antérieures. Il n'y a aucun impératif catégorique qui pourrait les y forcer, tout comme nous n'avons aucunement l'intention de « condamner » les perspectives antérieures comme périmées. Nous voulons seulement suggérer que ces perspectives doivent se compléter par la perspective esquissée plus haut et que cette perspective est (beaucoup) plus prometteuse pour l'intégration des études de traduction dans le champ de la théorie littéraire et de la littérature comparée, intégration qui devrait assurer une position moins marginale à l'étude de la traduction et entériner un changement correspondant au niveau de l'institutionnalisation des études littéraires, au sens large du terme.

Un nombre limité parmi les textes publiés dans le présent volume sont de nature globalement théorique. Antoine Berman nous donne un aperçu des différents discours sur la traduction, et il ne nous est pas difficile d'en dégager les discours efficaces et les discours moins efficaces. Berman semble opter pour une « traductologie » axée sur la culture comme unité de base, et qui s'intéresserait surtout à la poétique, à l'histoire et à l'étude de différents types de textes, littéraires et non-littéraires, aspect qui dépasserait quelque peu les limites de la littérature comparée. Il nous semble assez stérile de délimiter le champ occupé par l'étude de la traduction en littérature comparée et le champ prospectif d'une « traductologie » future. Il suffirait, à notre avis, de poser que l'étude de la traduction comme partie intégrante de la littérature comparée s'occupe non pas de toute énon-

ciation linguistique susceptible d'être traduite, mais seulement des énonciations linguistiques de nature « illocutionnaire », c'est-à-dire des énonciations linguistiques dans lesquelles les mécanismes du langage sont employés pour produire un certain effet sur le lecteur/auditeur, et non seulement pour communiquer des informations pures et simples.

Eugene C. Eoyang nous offre un texte plutôt philosophique, aux accents quelque peu moralisateurs même. Son appel en faveur d'une compréhension plus avancée de ce qu'il appelle la « polyglossia » est tout aussi justifié qu'il est évident. Le texte nous paraît un exemple d'une certaine approche de la traduction, approche-limite sous l'égide du deuxième paradigme mentionné plus haut, qui fait un appel plutôt anodin sur la base d'une « case study » isolée. Personne ne disputera les conclusions d'Eoyang, mais leur valeur heuristique nous paraît limitée.

Berman signale aussi le manque de perspective d'intérêt qu'a apporté la linguistique à la traduction. Van den Broeck est parmi les chercheurs qui ont toujours voulu approcher la traduction littéraire à partir de la linguistique. Son texte nous montre les limites de cette approche. Le texte projette un concept linguistique, le « speech act », sur la traduction littéraire, chose aisément faite, et arrive ensuite à des conclusions extrêmement valables sans beaucoup se soucier de ses propres bases linguistiques. On se demande si le préambule linguistique ne tient pas lieu, en quelque sorte, de gambit rituel inspiré par la croyance erronée qu'un texte invoquant l'autorité de la linguistique sera de ce fait plus « scientifique », alors qu'il commence par être plutôt « scientiste » et finit par déboucher sur un bon sens bienfaisant.

D'autres contributions sont de nature plus explicitement historique. C'est là, à ce qu'il nous paraît, que se trouve l'avenir de l'étude de la traduction. C'est en démontrant le rôle énorme qu'ont joué les traductions dans l'évolution des littératures qu'on pourra révéler la « polyglossie littéraire » comme donnée de base de toute littérature européenne depuis le Moyen Âge, et de toute littérature extra-européenne depuis le dix-neuvième siècle. L'établissement de cette polyglossie comme fait historique délivrerait enfin l'historiographie de la littérature de la camisole de force qui lui a été imposée par les historiographes romantiques pour qui l'histoire de la littérature devait servir comme élément constitutif du concept de « nation ». Si on pouvait encore admettre que chaque nation chantait avec sa propre voix dans le chœur des nations, on ne pouvait pas admettre l'existence de plusieurs voix à l'intérieur de la même nation sans préjuger du concept même de la nation unificatrice (véhicule par excellence pour la prise de pouvoir de la bourgeoisie internationale dans les différents états-nations).

Maria Tymoczko nous offre un texte fort intéressant sur le rôle qu'a joué la traduction dans la transformation de la littérature médiévale de littérature à expression orale en littérature à expression écrite. Elle démontre l'importance de la traduction à partir d'une langue prestigieuse comme le Moyen Latin pour l'introduction de genres, de formes et d'idéologies nouvelles dans les diverses langues, pas encore nationales – alors –, mais régionales d'Europe. Elle attire aussi notre attention sur l'existence du phénomène fort intéressant des pseudo-traductions, c'est-à-dire des textes qui se camouflent comme traductions tout en ne l'étant pas, afin d'usurper l'autorité d'un autre texte ou d'une autre culture.

Dans un texte fort révélateur, Theo Hermans retrace l'origine du concept même de la traduction littéraire en France et en Angleterre, son émancipation lente par rapport à la tradition séculaire de la traduction scolaire et sa lutte en vue de conquérir une position d'autorité propre entre cette dernière et l'imitation inspirée par la rhétorique classique. Le texte de Jean Paul Pazziani nous montre quelques aspects de l'évolution ultérieure du même concept.

Luc Korpel nous offre une étude sur la traduction dans une autre période historique, mais aussi, ce qui est bien intéressant (et beaucoup trop rare) dans un pays qui pratique une langue à diffusion restreinte. Par contraste avec le texte de Tymoczko, Korpel fait ressortir aussi les tendances dans la culture néerlandaise du dix-huitième qui s'opposaient à la traduction parce qu'elles l'apercevaient comme une menace dirigée contre le status quo. Le texte de Nadežda Andreeva-Popova nous parle du rôle joué par la traduction dans une autre « petite littérature », située cette fois de l'autre côté de l'Europe et coupée assez longtemps du reste de l'Europe par la dominance ottomane. Andreeva-Popova attire notre attention sur la non-coïncidence chronologique, si importante aussi pour toute comparaison entre les littératures de l'Europe, et celles d'ailleurs, puis sur la compression temporelle qui résulte du retard historique et qui donne lieu à son tour à une véritable explosion créatrice et expérimentale rendue possible par la traduction.

Le texte de Saliha Paker traite du même problème, mais dans un contexte extra-européen. Paker nous parle du rôle important joué par la traduction dans la transformation culturelle graduelle de l'Empire ottoman pendant la deuxième moitié du siècle dernier. Elle attire notre attention sur le fait que la traduction a introduit des genres et des modèles nouveaux dans la littérature ottomane, qui allait bientôt devenir la littérature turque proprement dite. Elle nous montre aussi comment la traduction peut créer son propre public en répondant aux demandes d'un public potentiel.

Lieven D'hulst nous offre un texte qui nous informe sur l'histoire de la traduction en France à l'aube du romantisme. Le lecteur familiarisé avec le XVIII^e siècle sera frappé par l'évolution rapide des attitudes sur la traduction en France alors que ces attitudes étaient censées être promulguées pour l'éternité, comme le voulait le classicisme et par le rôle important qu'a joué le changement de poétique dominante dans cette évolution. Le texte de D'hulst est issu d'un projet de recherches de plus grande envergure dont D'hulst a publié des extraits à maintes reprises.

Paola Mildonian nous offre un exemple du rôle subversif que peut jouer la traduction, en l'occurrence dans l'Italie fasciste. Une certaine grandiloquence théorique, dont souffrent parfois les textes qui s'inspirent de la perspective esquissée plus haut (les convertis récents sont les membres les plus zélés de toute secte) ne doit pas nous faire oublier les mérites importants de cette contribution. Ce qui frappe surtout, c'est l'influence directe exercée par la traduction sur la production littéraire italienne proprement dite. La traduction crée plus ou moins deux écoles différentes de poésie et elle change les romans américains traduits en symboles entrés en compétition avec l'univers des symboles fascistes.

Réal Paquette nous parle de stratégies en matière de traduction et de codes de transformation sur un niveau plus théorique. André Lefevere essaie d'illustrer un peu le potentiel de la nouvelle perspective en discutant quelques traductions de Heine. Marilyn

Gaddis Rose attire notre attention sur le rôle important joué par le « contexte » ou le « moment historique » dans la fortune intellectuelle des auteurs. Le fait que Claude Simon, lauréat Nobel, n'ait pas été perçu comme un auteur important dans le monde anglo-saxon n'a rien à voir avec la qualité des traductions de ses œuvres, qui est excellente. En choisissant le cas de Simon, Marilyn Gaddis Rose ne nous met pas seulement en garde contre les limites du pouvoir de la traduction; elle illustre aussi un des défauts de la perspective normative qui donne l'impression que les « bonnes » traductions transformeront automatiquement un auteur étranger en « classique » indigène.

Edith-Maria Gruber illustre le rôle novateur de la traduction dans l'Espagne de l'époque romantique. Elle insiste notamment sur l'importance de la traduction dite médiée : elle nous assure que Byron et Goethe ont été traduits en espagnol à partir du français et non à partir de l'anglais ni de l'allemand. Elle démontre en d'autres termes que des traductions auxquelles des vues périmées dénie le droit même d'exister ont, en fait, exercé une influence très importante sur l'évolution de la littérature espagnole.

Un troisième type de textes réunis dans le présent ouvrage nous offre des analyses de situations réelles qui créent des problèmes pour les traducteurs. Blodgett nous parle de la situation de la traduction au Canada et nous enlève quelques illusions : il nous montre le pouvoir des institutions – les éditeurs et le Conseil du Canada – et il réussit à nous convaincre du fait assez évident, mais inadmissible dans la perspective du pouvoir rédempteur des « bonnes » traductions, de la relativité de l'autonomie du traducteur.

Un quatrième type de textes relève plutôt de l'une que de l'autre perspective antérieure. Peeters et Van Passen nous donnent des faits sur la traduction italien/néerlandais; Koczisky fournit une « explication de traduction » pour faire le point sur l'attitude de Hölderlin vis-à-vis de l'antiquité grecque, plutôt que sur sa traduction.

En conclusion, le livre que voici se situe entre le passé et l'avenir. La nouvelle perspective esquissée plus haut a inspiré (peut-être, dans certains, « surinspiré ») la plupart des textes réunis ici et présentés au lecteur. À lui/elle de choisir entre les textes qui s'inspirent de la nouvelle perspective et les textes qui s'inspirent de perspectives antérieures.

Œuvres citées

Du Bellay, Joachim, (1549) 1948. *Défense et illustration de la langue française*. Paris : Didier.

Fitzgerald, Edward, 1902. *Variorum and Definitive Editions of the Poetical and Prose Writings*. New York : Doubleday, 7 vols.

Toury, Gideon, 1980. *In Search of a Theory of Translation*. Tel Aviv : The Porter Institute for Poetics and Semiotics.

Source : *La traduction dans le développement des littératures*, responsables de la publication : José Lambert et André Lefevere, Bern – Berlin – Frankfurt am Main – New York

INTRODUCTION II

– Paris – Wien, Leuven University Press, 1993, p. 27-35.